LE CERCLE,

OU

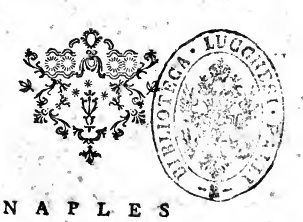
LA SOIRÉE A LA MODE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE.

EN UN ACTE ET EN PROSE.

Par. Mr. POINSINET.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

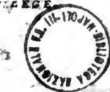


NAPLES

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.



ACTEURS.

ARAMINTE, *Veuve d'un Financier*.

CIDALISE,) *ſes Amies*.
ISMENE,)

LUCILE, *Fille d'Araminte*.

LISETTE, *ſa Femme de Chambre*,

LISIDOR, *Conſeiller au Parlement*.

LE MARQUIS, *jeune Colonel*.

LE BARON, *ancien Militaire*.

UN MEDECIN.

UN ABBÉ.

DAMON *Bel-Eſprit*.

La Scène eſt à Paris dans la Maiſon de Madame Araminte.

LE CERCLE,

OU

LA SOIRÉE A LA MODE.

Le Théâtre représente un Sallon de Compagnie ; où se trouvent des Siéges, un Canapé, un Métier de Tapisserie, des Tables de Jeu, des Livres de Musique, une Guittare, &c.

SCÉNE PREMIÉRE.

LISETTE, LISIDOR. *Ils entrent de différens côtés.*

LISETTE.

AH ! c'eſt vous, Monſieur, quoique nous vous déſirions ſans ceſſe, nous ne vous attendions pas ſitôt.

LISIDOR.

Mon empreſſement t'étonnera moins quand le motif t'en ſera connu. Je viens de recevoir quelques nouvelles qui m'affligent ; & je voulais avoir à l'iſſue de ſon dîner, une converſation avec l'ai-

mable Lucile. (*Il tire sa montre.*) Le repas me paraît aujourd'hui plus long qu'à l'ordinaire.

LISETTE.

Ce n'est pas que Madame Araminte s'amuse à table : depuis que je la connais, j'ai toujours remarqué que ce n'est jamais où elle est qu'elle se desire; mais nous avons compagnie.

LISIDOR *tirant une bague de son doigt*.

En attendant que l'une ou l'autre de ces Dames soit visible ..., Te pourrai-je consulter sur ce bijou?

LISETTE *prenant la bague*.

Comment! c'est la plus jolie bague.

LISIDOR.

C'est un léger cadeau que j'ai dessein de faire.

LISETTE.

Il sera très-galant.

LISIDOR.

Mais à une condition; c'est que la personne à qui je le destine ne m'en remerciera pas.

LISETTE.

Elle seroit bien ingrate.

LISIDOR *finement*.

J'espere cependant que tu ne le feras point, Lisette.

LISETTE.

Oh! pour le coup, Monsieur, vous étonnez jusqu'à ma reconnoissance. Que vous êtes charmant! vous joignez au mérite de donner, le mérite plus rare encore, de sçavoir donner avec grace. Aussi qui ne s'intéresserait à vous? Si Lucile pouvait disposer d'elle-même, je vous suis caution que le Marquis, malgré son élegance, & ses talons rou-

ges

ges, ne remettrait les pieds dans la maison.

LISIDOR.

Mais tu sçais quels étaient avec moi les engagemens de Madame Araminte. Serait-elle femme à les oublier ? Dois-je le craindre ? Toi, qui la sers depuis long-tems, Lisette, instruis-moi plus à fond de son caractere ; indiques-moi, de grace, quels seraient les moyens les plus assurés de lui plaire.

LISETTE.

Des deux choses que vous me demandez, je ferai facilement l'une, parce qu'elle vous intéresse & me contente ; nous autres domestiques, dont le ridicule devoir est d'écouter sans cesse & de ne parler jamais, nous avons tant de pénétration à découvrir les défauts de nos Maîtres ? tant de plaisir à les divulguer ; tenez, cela nous console, nous soulage, & il semble que cette petite médisance, qui dans le fond est bien innocente, allége de tems en tems le poids de l'obéissance, & rapproche l'intervalle qui les sépare d'avec nous. Je vous dirai donc bien sincérement ce que je pense d'Araminte; mais pour vous indiquer les moyens de lui plaire, dispensez-m'en je vous en prie ; elle n'y réussirait pas elle-même. Sçait-elle jamais ce qu'elle pense, ce qu'elle desire, ce qu'elle veut ? Veuve depuis deux ans d'un fort galant homme, mais que ses occupations dans la haute finance empêchaient de veiller un peu soigneusement aux ridicules naissants de son épouse, elle a choisi dès-lors pour son idole cette liberté extrême, qui dans l'esprit d'une jolie femme, finit toujours par rendre pénible l'exer-

cice de la vertu. Tour à tour coquette & sensible; incertaine & bisarre, toujours le cœur vuide, l'esprit jamais oisif, nous avons successivement aimé la Musique & les petits Chiens, les Magots & les Mathématiques. Notre conduite est le résultat des sentimens de la société qui nous environne; & jeunes encore, aimables & riches, nous travaillons moins à jouir de la vie qu'à nous étourdir sur notre propre existence.

LISIDOR.

Tu ne prens pas garde, Lisette, que ce portrait est à peu près celui de toutes les femmes de son état: si demain la fortune t'en faisait changer, il deviendrait le tien....

LISETTE.

Peut-être, mais il n'en serait pas moins ridicule. Vraiment, le cœur me dit bien tout bas qu'il n'est pas trop dans les regles du respect de juger ainsi sa maîtresse; mais, ma foi, s'il y a du mal à le penser, il y a bien du plaisir à le dire, & l'un va pour l'autre.

LISIDOR.

Par ce que je viens d'apprendre d'Araminte, il ne m'est pas difficile de soupçonner quel peut être à ses yeux le merite de mon nouveau Rival.

LISETTE.

Votre Rival, fi donc! il faudrait, pour qu'il le fût, qu'il eût au moins l'espoir de plaire; mais ne le craignez pas, Lucile élevée en Province sous les yeux d'une Tante respectable ne connaît que les douces impressions de la nature & de son cœur. Tout charmant, tout extraordinaire que le Marquis vou-

voudrait bien nous paraître, elle fait apprécier son mérite & s'apperçoit, aussi bien que moi, tous les jours, que l'histoire de ses valets, le prix de ses chevaux, le dessein de sa voiture, quelques saillies, de la mauvaise foi, de l'impertinence & des dettes; voilà de cet homme si merveilleux quels sont en quatre mots la conversation, les vertus & les vices.

LISIDOR.

Un tel concurrent ne devrait pas être redoutable. Ta vivacité m'enchante, mais ne crains-tu pas, Lisette, de me faire un peu aux dépens de ton cœur les honneurs de ton esprit.

LISETTE.

Eh bien! que penserez-vous de moi? Que je suis trop sincere, je vous l'avoue & tout est dit: aussi pourquoi ont-ils des ridicules? S'ils les cachaient mieux, je n'en rirais pas. On n'est indulgent que pour les personnes que l'on chérit, & il est bien difficile d'aimer des gens qui n'aiment rien eux-mêmes. Ah! qu'il me ferait aisé de m'égayer encore aux dépens de la societé d'Araminte! je vous parlerais de Cidalise la Prude, de la Minaudiere Ismene qui ne peut dire un mot sans l'accompagner de la plus jolie petite grimace....

LISIDOR.

Mais ta Maîtresse ne verrait-elle plus cet homme sensé, cet ancien Militaire?

LISETTE.

Qui ce Baron Philosophe, qui dit tout ce qu'il pense & se permet de tout penser? si fait vraiment. C'est le Tuteur de Lucile, nous lui avons

cru pendant quelque tems des vues ſur Madame ; Mais tout cela eſt fini, il ne vient ici que rarement, ou plûtôt il n'y vient jamais qu'il n'y ſoit conduit par quelque affaire.

LISIDOR.

Je n'ai rien négligé pour le connaître ; malheureuſement il vit ſans ceſſe à la Campagne, mon état m'enchaîne à Paris.

LISETTE.

Vraiment, il conſerve toujours le plus grand crédit ſur l'eſprit d'Araminte, & s'il voulait ... Mais quelqu'un vient, c'eſt ma jeune Maîtreſſe ; ſon petit cœur lui aura dit que je n'étais pas ici toute ſeule...



SCÉNE II.

LISETTE, LUCILE, LISIDOR.

LUCILE, *d'un ton naïf.*

AH ! vous voilà, Monſieur ?

LISIDOR.

Quelles que ſoient mes occupations, belle Lucile, mes ſentimens pour vous ſe juſtifient par ma conduite. Je conſacre à vous attendre tous les momens où je ſuis privé de vous voir.

LUCILE.

Je ne m'étonne plus ſi la fin du dîner m'a tant ennuyée.

LI-

LISIDOR.

Que cet aveu m'enchante! ce qui ne ſerait qu'un trait ingénieux de la part d'une Coquette, devient un ſentiment dans votre bouche.

LUCILE.

Gardez-vous d'en tirer avantage, je ne ſais plus ce que je vous ai dit; je ſuis ſi troublée! ma mere m'a tant grondée!

LISIDOR.

Et pourquoi?

LUCILE.

Figurez-vous qu'elle n'a preſque point dîné, parce qu'elle ſe dit malade; moi, j'ai cru lui faire ma cour en l'aſſurant qu'elle n'avait jamais eu le teint meilleur, & point du tout, je l'ai mis d'une humeur affreuſe.

LISETTE.

Vraiment, c'eſt que vous ignorez encore, Mademoiſelle, que rien n'eſt moins décent dans le grand monde que de jouir d'une ſanté parfaite, à quelque prix que ce ſoit, on veut inſpirer un ſentiment. Une jolie Malade ſe fait plaindre, & pour la coquetterie, la petite ſanté eſt une reſſource.

LUCILE.

Ah! je te promets que ſi j'euſſe bien connu ce monde & ſes travers, je n'aurais pas tant deſiré de quitter la Province.

LISIDOR.

Que vous me chagrinez! ainſi vous haïſſez des lieux, belle Lucile, où je puis chaque jour, & vous voir, & vous jurer que je vous aime.

LU-

LUCILE.

Vraiment non .... je ſais bien que ce n'eſt pas votre faute. Je ne dois pas vous aimer ; mais je puis, je crois, vous avouer que de toutes les perſonnes qui viennent ici, vous êtes le ſeul dont la converſation me ſoit chere.

LISIDOR.

Et vous me permettez encore de voir votre douleur, ſur la réſolution que, malgré ſes promeſſes, votre mere a priſe de vous unir avec le Marquis.

LUCILE.

Voilà ce qui me déſeſpere ;

LISIDOR

Vous .... ne l'aimez pas ?

LUCILE.

Je ne le puis ſouffrir....Si cependant on me l'ordonne ....

LISIDOR.

Je vous entens, je ſçais que l'obéiſſance eſt un devoir ; mais ce devoir a ſes bornes.

LUCILE.

Vous me le répétez ſans ceſſe, & d'après vos diſcours & mes livres, je ſuis quelque fois bien tentée de croire qu'une obéiſſance aveugle tient un peu du préjugé, mais quand la reflexion me ramene à moi-même, ce que je crois plus fermement encore ; c'eſt que l'exacte obſervation des bienſéances eſt un des premiers devoirs de mon ſexe, & qu'entre le vice & la vertu, il n'y a ſouvent qu'un préjugé de différence.

LI-

LISIDOR.

Que vous êtes charmante, & qu'il est rare & beau d'unir tant de raison à tant de graces ! eh bien, ne parlons plus de désobéissance ; mais par quelque résistance au moins, tâchons d'obtenir du tems. Si je connais bien Madame Araminte, le Marquis, d'un jour à l'autre, peut lui déplaire ; l'inconséquence & la légereté sont le caractere distinctif des gens à la mode, & mon heureux Rival peut en un instant perdre tout le crédit que je ne sçais quel heureux hazard lui a fait si vîte acquerir.

LISETTE *prenant le milieu du Théâtre*.

Oh ! ceci me regarde, c'est une petite anecdote que je posséde & qu'il est bon de vous conter. Or, écoutez. Notre Maitresse & ses deux inséparables, vous reconnaissez bien Ismene & Cidalise, ennuyées d'un Tri & ne sçachant sur quoi médire, s'aviserent de s'occuper. Araminte à ce métier acheve une fleur de tapisserie ; Cidalise prend nonchalamment un fil d'or, fait aprocher de son fauteuil un tambour & brode en bâillant une garniture de robe, tandis qu'Ismene couchée sur le canapé travaille un falbala de Marly : on entend des chevaux hennir, l'escalier retentir, un Laquais annonce, & le Marquis parait: ,, Que je suis heu- ,, reux de vous trouver Mesdames ! mais que vois- ,, je ? Que ce point est égal ! Comme ces fleurs ,, sont nuancées ! C'est l'ouvrage des Graces, c'est ,, celui des Fées, ou plûtôt c'est le vôtre. Aussitôt il tire de sa poche un étui, dont assurément on

on ne le soupçonnoit pas d'être porteur; il y choisit une aiguille d'or, s'empare de la soie, & voilà mon Colonel qui fait de la tapisserie. On le considere, on l'admire; mais ce n'est rien encore, il quitte Araminte & son ouvrage, il court à Cidalise, lui dérobe le tambour, & déja sa main légere acheve le contour de la fleur a peine commencée. Ismene, la minaudiere Ismene; laisse alors tomber un regard, & ce regard veut dire, *ferai je la seule délaissée, mon ouvrage est-il indigne de vos soins? Non, Madame, non certainement*, reprend l'impétueux Marquis. Il s'élance sur le canapé, saisit un bout du falbala & accélere d'autant plus son ouvrage qu'il est plus jaloux d'être auprès de l'aimable Ismene. Peignez-vous la surprise, l'extase de nos trois Femmes; le Marquis tire sa montre, suppose un rendez-vous. & les quitte: mais que le fripon sçavait bien avoir gravé dans leurs cœurs la plus profonde idée de son mérite! C'est un homme unique, essentiel; un Colonel qui brode, qui fait de la tapisserie; il est charmant, il faut se l'attacher; mais comment? Lucile est fille, eh bien! qu'il soit son époux. Le desirer, le dire & le vouloir, c'est l'ouvrage d'un moment; Araminte prononce, ses deux Compagnes approuvent, & c'est ainsi que des rares & précieux talens du Marquis, Mademoiselle devient en ce jour la récompense & la victime ... Mais chut, taisons-nous; j'entens Madame, & je doute fort que nos petites réflexions lui conviennent.

SCÉ-

SCÉNE III.

LISETTE, LUCILE, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

En vérité, Lisette, vous êtes une fille bien étrange (*à Lisidor.*) Bon jour, Monsieur. Que faites-vous ici, Lucile? Il me semble, quand j'ai du monde chez moi, qu'une fille aussi grande que vous, doit être bonne au moins à faire les honneurs de ma maison.

LUCILE.

Ce n'est que par discrétion que je suis sortie.

ARAMINTE.

Taisez-vous. Je m'apperçois assez, Mademoiselle, que mes plaisirs vous ennuyent; mais vous n'exigerez pas de moi, j'espere, que je m'accoutume aux vôtres.

LUCILE.

De grace, ma mere ....

ARAMINTE.

Et je sais bien que je le suis. Rentrez, votre Maître à chanter vous attend. (*Lucile sort.*) Ils veulent absolument, Lisette, m'entraîner ce soir au spectacle. (*à Lisidor.*) Je crois, Monsieur, vous faire assez joliment ma cour.

LI-

LISIDOR.

A moi, Madame, ce ſeul mot me pénétrerait de reconnoiſſance, ſi j'oſais y trouver une explication.

ARAMINTE.

Voilà de grandes phraſes. La Compagnie eſt dans le petit ſallon, vous, reſtez dans celui-ci, je veux bien ne pas m'apperçevoir que c'eſt ma fille qui vous y retient, il me ſemble que cela eſt fort honnête. Au reſte, vous me rendez un vrai ſervice, & ſi vous pouviez un peu redreſſer ſon eſprit.

LISIDOR.

J'ai le malheur, Madame, d'être l'homme du monde le moins propre à cet emploi, & s'il m'était permis de ſouhaiter quelque choſe à votre aimable fille, ce ſerait de reſter toujours la même.

ARAMINTE.

Oh! vos deſirs ſeront parfaitement remplis, c'eſt dont je tremble.... Que faites-vous donc là. Liſette? ne vous ai-je pas dit que j'allais au Spectacle? il eſt près de cinq heures. Vous ne ſongez point à ma toilette.

LISETTE.

Pardon, Madame, mais il y a quelquefois ſi loin de ce que vous dites à ce que vous faites.

ARAMINTE.

D'accord, mon enfant. Mais aujourd'hui je ne puis diſpoſer de moi même, je te dis que l'on m'entraine. (*Liſette ſort*).

LISIDOR.

Je vous en félicite; vous allez, ainſi que tout Paris

Paris, admirer ce chef d'œuvre que chérit plus particulierement son auteur : (*) vous mêlerez vos larmes à celles de Mérope,

ARAMINTE,

Moi, Monsieur, je m'en garderai bien, Ah! ne présumez pas me surprendre à vos lamentables Tragédies. Mais, fi donc! une femme ne sort de ce Spectacle que les yeux gros de larmes & le cœur de soupirs. J'ai vû même quelquefois qu'il m'en restait sur le visage & dans l'ame, une empreinte de tristesse que toute la vivacité du plus joli souper ne pouvait éclaircir. Et qu'est-ce que tout cela, s'il vous plaît? un tintamarre d'incidens impossibles, des reconnaissances que l'on devine, des Princesses qui se passionnent si vertueusement pour des Héros que l'on poignarde quand on n'en sait plus que faire, un assemblage de maximes que tout le monde sait, & que personne ne croit, des injures contre les grands & par-ci par-là quelques imprécations; en vérité cela vaut bien la peine d'avoir les yeux battus, & le teint flétri.

LISIDOR.

Mais, Madame, il est des personnes....

ARAMINTE.

Eh! vive l'Opéra-Comique, Monsieur, vive l'Opéra-Comique: le Théâtre italien est, à mon gré, le vrai Spectacle de la Nation; il n'intéresse point l'ame, il n'attache point l'esprit, il réveille, il anime, il égaie, il enleve.

LI-

(*) J'ai eu l'honneur d'entendre répéter plusieurs fois par M. de Voltaire, que *Mérope* était la Tragédie qu'il préferait.

LISIDOR.

J'ai peine à concevoir comment des Piéces en général auſſi peu ſoignées....

ARAMINTE.

Mais ne donnez donc pas dans l'erreur commune, n'imaginez donc pas que ce ſoit le genre des Piéces qui nous y attire? Eſt-ce qu'on y prend garde? Et non, Monſieur, c'eſt la Muſique, c'eſt cette Muſique brillante qu'il eſt du bon ton de trouver ſublime; pour les Piéces, il y en a que j'ai vues dix fois, dont je ſerais fort embaraſſée de vous dire le titre; & pour moi, je fais perſonnellement ſi peu de cas des paroles, que j'ai toujours chez moi un Poete prêt à me parodier les airs qu'il me prend fantaiſie de chanter .... A propos, on me conſeille de vendre ma Terre en Champagne, vous la connaiſſez, nous en raiſonnerons, je placerai cet argent ſur ma tête & ſur celle de ma fille, cela m'arrangera, ainſi que le Marquis, dont l'unique deſir eſt d'augmenter ſon revenu.

LISIDOR.

Ainſi malgré l'eſpoir que vous m'avez permis, il eſt décidé que le Marquis? ....

ARAMINTE.

Oui, je lui donne Lucile .... Et vous ne devez pas m'en vouloir .... Je ſais bien quelles étaient vos vues; mais il y a dans ce dernier arrangement une ſorte de convenance. Vous tenez à votre état; il eſt triſte, je le ſuis naturellement, & j'ai beſoin d'un gendre qui m'égaie. Au reſte, je ne répons point des événemens.

LI-

LISIDOR.

Et moi je compte sur eux, Madame; aujourd'hui je cede à mon Rival, mais son triomphe pourrait avoir peu de durée. On le dit encore attaché, au char d'une certaine Comtesse, que sans doute il vous sacrifie. Je ne le soupçonne point d'oser jamais vous sacrifier vous-même. Il est pourtant vrai que dans le tourbillon qu'il habite, souvent les idées du matin sont contrariées par celles du soir.

ARAMINTE.

Je connais le cœur du Marquis.

LISIDOR.

Je le crois.

ARAMINTE.

Que me veux-tu, Lisette?

SCÉNE IV.

LISETTE, ARAMINTE, LISIDOR.

LISETTE.

LA Marquise Céliante....

ARAMINTE.

Cette petite précieuse! quoi! déja des visites!

LISETTE.

Soyez tranquille, ce n'est que son Valet-de-chambre. Comme elle vient d'apprendre que vous allez ce soir au Spectacle, elle vous envoie deman-

der ſi vous voulez lui donner une place & venir la prendre.

ARAMINTE.

Comment! ſérieuſement, Céliante me demande?. Mais en vérité, Liſette, voilà bien la propoſition la plus étrange!

LISIDOR.

Vous ne la voyez plus?

ARAMINTE.

Quelquefois encore.

LISIDOR.

Eh bien?

ARAMINTE.

Rêvez-vous, mon cher Liſidor? que je me charge de Céliante, que je la conduiſe au Spectacle! Mais j'aimerais autant y mener ma fille. Vous ne la connaiſſez donc pas? c'eſt la plus mauſſade petite créature, d'une indolence, d'une langueur! Cela n'a pas vingt ans, & Madame affecte de ne ſe parer jamais, elle ne met ni diamans, ni rouge. Elle ſemble dire: » Regardez-moi je ſuis jolie; » mais c'ſte charmes-là ſont à moi, il n'y a point » d'art, je n'en ai que faire: la nature a pourvu » à tout « .... Joignez à cela ſon impertinente manie de ne porter jamais que des ajuſtemens jaunes & de ſe placer toujours à côté de moi qui ſuis blonde.

LISIDOR.

J'ignorais ces motifs, mais feraient-ils aſſez puiſſans pour vous faire renoncer au plaiſir que vous vous promettiez au Spectacle.

ARA-

ARAMINTE.

Assurément. D'ailleurs où Céliante vit-elle? A-t-on jamais vû quatre femmes d'un certain état se resserrer dans une loge & braver en public tous les hazards de la chaleur? Pour moi, je n'y tiendrais pas, & puis il faudrait au moins cinq ou six hommes pour nous conduire, & tout cela ressemblerait à un lendemain de noces. Allons, que ce tracas-là finisse. Que l'on dise à Céliante que j'ai.. ma migraine & que notre partie est remise. Je resterai chez moi, j'y verrai du monde. Faites savoir que je suis visible. (*Lisette sort.*) (*à Lisidor.*) Aussi bien le Baron m'a-t-il écrit qu'il viendroit ce soir; s'il ne me trouvait pas, il faudrait bouder des siécles. Mais qu'entens-je? Serait-ce déja lui? Je vous garde au moins Lisidor.

LISIDOR.

Je serai bien flatté de le connaître.

ARAMINTE.

Ne m'abandonnez pas, je vous prie, à tout l'ennui d'un tête à tête de cette espece. Cet homme est un original, dont le caractère .... Eh! bon jour, mon cher Baron.

SCÉNE V.

LISIDOR, ARAMINTE, LE BARON.

LE BARON.

BOn jour, ma belle Dame. Pardon, ſi j'entre ſans façon ſans me faire annoncer, mais ce n'eſt pas ma faute. Vos gens ſont ſi occupés à jouer dans votre antichambre, que malgré le bruit que j'ai fait, il n'ont pas daigné m'appercevoir.

ARAMINTE.

Il y a des ſiecles que vous nous abandonnez.

LE BARON.

D'accord, il y a long-tems que je ne ſuis venu. Mais, que voulez-vous? On ne peut pas être partout. Je ne dis pas partout où l'on s'amuſe, car ſi on n'allait que là, on reſteroit ſouvent chez ſoi.

LISIDOR.

Ce Gentilhomme n'eſt pas complimenteur.

ARAMINTE.

Vous me paraiſſez toujours auſſi franc qu'à votre ordinaire.

LE BARON.

Et je m'en fais honneur. Il y a tant de gens qui mentent, les uns par goût, les autres malheureuſement par devoir; que l'on oublierait enfin l'exiſtence de la vérité, ſi le cœur de quelque galant homme ne lui ſervait encore d'aſyle; au reſte, ce

ce n'eſt point vous qui me devez reprocher ma franchiſe, elle vous a ſouvent été utile & va vous l'être encore aujourd'hui. Je viens vous parler d'affaires.

ARAMINTE.

Oh! je m'y attendais.

LE BARON.

Vous ſavez que je n'aime pas les viſites inutiles; mais ſavez-vous que l'objet qui m'occupe rend celle-ci très-importante? Peut-on s'expliquer devant Monſieur?

ARAMINTE.

Il eſt de mes amis, il eſt digne d'être des vôtres, ſa réputation même vous eſt déja connue: c'eſt Monſieur Liſidor.

LE BARON.

Oui, j'en conviens; vous êtes peut-être, Monſieur, le ſeul homme dont je n'ai jamais entendu dire que du bien.

LISIDOR.

C'eſt trop me flatter.

LE BARON.

Entrons donc en matiere. Çà, dites-moi, dois-je ajouter foi, ma chere Araminte, au ſingulier bruit qui ſé répand de vous dans le monde?

ARAMINTE.

Comment?

LE BARON.

Etes-vous décidée abſolument à marier votre fille, ſans m'en donner le moindre avis, à un certain Marquis, un extravagant, un fou ſans mérite?

ARAMINTE.

Doucement, Baron.

LISIDOR *à Araminte à demi-voix.*

Vous voyez, Madame, que je ne ſuis pas le ſeul....

ARAMINTE.

Oui, je ſens que vous triomphez... Vous pourriez être mal informé, Baron.

LE BARON.

Je ne le ſais que trop bien. Croyez-moi, les gens de mon état, & de mon âge ne ſe compromettent jamais, & n'avancent rien ſans en avoir des preuves.

ARAMINTE.

Quelles que ſoient les votres, je vous conjure...

LE BARON.

Je vous conjure à mon tour de croire que ce mariage ne ſe fera point. Je viens tout exprès ici vous propoſer un autre parti pour Lucile.

LISIDOR.

Qu'entens-je ?

ARAMINTE.

Et quel eſt-il ?

LE BARON.

C'eſt moi.

ARAMINTE.

Quoi ! vous même, Baron ?

LE BARON.

Oui, moi-même ; que trouvez-vous donc là de ſi ſurprenant ? Je ſuis las de vivre ſeul au ſein d'une maiſon, que ma fortune rend honnête ; mais où mon

mon âge n'appelle plus les plaisirs, je m'ennuie de n'être entouré que de valets qui me volent, ou des neveux qui traitent provisionnellement de ma succession avec des usuriers; & puis, je ne sais, je me sens un certain vuide dans l'ame; enfin je veux me marier. J'épouserai quelque personne honnête qui m'aimera, qui en aura l'air au moins; je tâcherai d'en avoir bien vite une couple d'enfans, dont l'éducation sera l'amusement, la consolation de mes vieux jours; en formant leur cœur je jouirai du mien; cela m'animera, m'occupera; car il faut s'occuper: j'en ai plus besoin qu'un autre, & je ne conçois pas qu'un homme oisif puisse être vertueux.

LISIDOR.

C'est un peu trop vous défier de vos forces, Monsieur, & j'aurais cru qu'une ame aussi bien placée que la vôtre pouvait regarder la liberté comme le premier bonheur de la vie.

LE BARON.

Elle le ferait, sans doute, pour qui n'en abuserait pas. Mais le pouvons-nous au milieu des séductions qui nous environnent! Les plaisirs honnêtes ennuient bien-tôt un homme qui peut se livrer à tous; l'esprit s'y habitue, les sens s'émoussent, le cœur se blâse, le gout s'endort, & ce n'est plus alors que les excès qui le réveillent; du moins je pense ainsi, & voilà ce qui me détermine.

LISIDOR.

Je ne m'attendais point à ce nouveau concurrent.

ARAMINTE.

Votre propoſition me flatte en même tems qu'elle m'étonne ; ſongez-vous bien, Baron, que Lucile eſt ſi jeune ?...

LE BARON.

Vraiment, j'avais d'abord jetté les yeux ſur vous. Je vous eſtime, je vous honore, & même, vû votre âge & d'autres conſidérations, peut être nous conviendrions-nous beaucoup mieux ; mais vous vivez dans le monde, vous l'aimez, il faudroit y renoncer, & je m'apprécie ; je n'en vaux pas le ſacrifice. C'eſt à la main de Lucile que j'aſpire : elle a été élevée en Province : elle eſt jeune, aſſez naïve, il lui en coûtera moins pour ſe faire à ma façon de penſer ; car je vous déclare que j'ai deſſein de vivre dans mes terres.

ARAMINTE.

Voilà une réſolution bien ſévere.

LE BARON.

Vous le croyez vous autres que le troubillon du monde entraîne, vous ne concevez pas le plaiſir qu'il y a de vivre loin du tumulte & chez ſoi : une maiſon ſimple & bien diſpoſée, où l'agréable s'unit ſans faſte à l'utile, un Ciel ſerein, un air pur, des alimens ſalubres, des vêtemens commodes, une ſocieté peu nombreuſe, mais choiſie, des plaiſirs vrais que ne ſuit jamais le repentir, & qui ſervent à la ſanté loin de la détruire. C'eſt-là, c'eſt du ſein de ſon château qu'un bon Gentilhomme voit ſe fertiliſer ſous ſes yeux la terre, qu'il a ſouvent aidé à défricher lui-même. Les arbres qu'il a plantés s'élevent

levent sous sa vue & sa joie s'accroît avec eux. Entouré de Paysans qui le chérissent en pere, il les anime au travail le moins estimé, mais le plus noble; il les encourage, il les récompense. Ces gens là ne le louent pas, mais ils le bénissent, & cela vaut mieux. Il connait ses prérogatives, il n'y dércge pas, mais il rougirait d'en abuser; il sçait qu'il commande à des hommes, & c'est en les rendant heureux qu'il s'assure le droit de l'être lui-même.

ARAMINTE.

Je ne puis m'y refuser, Baron, il y a bien du vrai dans ce que vous dites. Quant à ma fille, j'en suis au desespoir; mais les engagemens que j'ai pris sont d'une nature à ne se pouvoir rompre & si j'osais manquer aux égards que je dois au Marquis, voici Monsieur qui depuis long-tems se propose.

LE BARON.

Quoi! Lisidor aussi prétend à Lucile?

LISIDOR.

Je l'ai vûe, c'est une excuse pour l'aimer, un titre pour lui vouloir plaire. S'il m'eût été possible de vous prévenir sur mes sentimens...

LE BARON.

Il me suffit! Vous sçavez ce que je pense de vous, & je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie jamais fait obstacle au bonheur d'un galant homme.

ARAMINTE.

Sans doute, vous nous demeurez? On pourra s'amuser, j'ai du monde.

LE

LE BARON.

Raiſon de plus pour que je vous quitte:

ARAMINTE.

Au moins revenez ſouper; j'ai quelques projets à vous communiquer à mon tour.

LE BARON.

J'ai, de ma part, auſſi bien des choſes à vous dire. Je reviendrai; mais à condition que nous ne ferons pas plus de huit à table, & que les valets ſortiront dès qu'ils auront ſervi.

ARAMINTE.

On ſera tout ce qui pourra vous plaire.

LE BARON.

En ce cas, à ce ſoir. (*A Liſidor.*) Vous m'intéreſſez, tenez ferme; & s'il en eſt beſoin, je vous promets mon ſecours. Au revoir, ma charmante Araminte. (*Il ſort.*)

ARAMINTE.

Quoique le Baron ſe plaiſe à paraître extraordinaire, on ne peut lui refuſer un fond de bon ſens & de probité.

LISIDOR.

Il ſerait à ſouhaiter que tous les hommes lui reſſemblaſſent.

SCÉNE VI.

DAMON, ARAMINTE, LISIDOR.

ARAMINTE.

VOus voilà; Monſieur Damon? Que font nos Dames?

DAMON.

Elle vont ſe rendre ici; &, ſi cela peut vous plaire, Madame, je n'attendrai plus que vos ordres & leur préſence pour commencer la lecture de ma Tragédie. Vous m'avez paru la deſirer.

ARAMINTE.

Oui, j'en ſerai charmée; cela vient à miracle; je reſte chez moi; &, tenez, voilà Monſieur (*en montrant Liſidor*,) qui pourra vous donner d'excellens avis: c'eſt un connaiſſeur.

DAMON.

Je n'en doute pas ...... Cependant, pour des avis, je les écouterai ſans doute ...... Mais ...... ma Piece eſt finie, Madame; & je crois avoir à peu près tout prévu; ainſi il ne reſte plus ....

LISIDOR, *en ſouriant.*

Que des éloges à en faire.

DAMON.

Je l'eſpere au moins: le choix du ſujet a généralement paru très-heureux; les ſituations frappantes, les incidens bien ménagés .... Pour la verſification, c'eſt

c'eſt un médiocre avantage, j'en conviens : mais encore en eſt-ce un ; & parmi les Auteurs naiſſans, je n'en apperçois pas qui s'aviſe de me le diſputer.

ARAMINTE.

Pour moi, j'ai la plus haute idée de votre ouvrage. Votre mérite a déja percé.

DAMON.

Il eſt vrai, Madame ; *j'avais à peine mes dix-neuf ans que je faiſais déja parler mon cœur.*

ARAMINTE.

Il faudra me faire avertir : quoique j'ai renoncé aux Tragédies, je violerai pour vous mon ferment .... Nous aurons des loges.

DAMON.

N'en doutez pas: j'ai toujours compté ſur votre bienveillance ; &, en vérité, pour nous ſoutenir dans la carriere des Arts, nous avons beſoin que les perſonnes de votre rang daignent ſemer quelques roſes ſur les épines dont elle eſt remplie.

ARAMINTE *à Liſidor*.

Comme il parle! (*à Damon.*) Vous pouvez compter ſur moi ; j'y menerai vingt femmes. Je vous le répete, j'en augure beaucoup. Je juge de votre Tragédie par la jolie chanſon que vous m'avez adreſſée le jour de ma fête .... Je veux vous la montrer, Liſidor : vous en ſerez ſéduit ; elle eſt toute ame.

SCÉ-

SCÉNE VII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ.

Les portes s'ouvrent ; les deux femmes entrent d'abord. Ismene s'appuie sur le bras de l'Abbé. Lisidor va au-devant de Lucile qui suit avec Lisette *.

ARAMINTE, *allant au-devant.*

EH ! venez donc, mes charmantes.....
Vous sçavez notre aventure ?

CIDALISE.

Lisette nous l'a racontée.

ISMENE.

Cela est incroyable ; cette petite Céliante à la fureur de se montrer partout.

ARAMINTE.

Il s'agit bien de cela vraiment ! c'est le Baron ; il sort d'ici : il est venu tout exprès pour me demander Lucile.

CIDALISE.

La bonne folie ! Mais c'étoit sur toi que nous avons

* J'ai, selon mon usage, noté la Pantomime de cette Pièce, dont, sans cette précaution, beaucoup d'endroits seraient inintelligibles.

avons toutes cru qu'il avait des vues.

ARAMINTE.

Je le soupçonnais sans m'en occuper.

ISMENE, *à Lucile*.

Je vous en fais mon compliment, Mademoiselle; le nombre de vos Amans s'augmente avec vos charmes. On dirait que tous les aspirans se sont donné rendez-vous aujourd'hui. Le Baron vient de sortir; Monsieur Lisidor est ici, & le Marquis ne peut tarder d'y paraître.

ARAMINTE, *à Ismene*.

Ah! j'espere être bientôt délivrée de toutes ces tracasseries. (*Les Domestiques préparent des siéges*.) Voulons-nous nous asseoir? Monsieur Damon nous doit gratifier d'une lecture.

ISMENE, *à l'Abbé*.

Ah! Ciel! soupçonnez-vous ce que ce peut être?

L'ABBÉ.

Je m'en doute. Quelque Tragédie de sa façon.

ISMENE, *à part*.

Je suis déja morte. (*haut*.) Monsieur, nous la lirez-vous toute entiere?

DAMON.

Mais.... come il vous plaira, Mesdames.

ISMENE.

C'est qu'une Tragédie, je crois, est bien longue; cela pourrait vous fatiguer.

DAMON.

Oh! point du tout, Mesdames; on oublie aisément ses peines quand on réussit à vous amuser. Je vais commencer.... (*On s'assied*.)

ARA.

ARAMINTE, *à Ismene.*

Vous n'avez donc rien gagné sur notre cher Abbé?

ISMENE.

Je le vais bouder pour la vie; il est d'une maussaderie insoutenable.

L'ABBÉ.

Mais .... c'est vous, Mesdames, qui êtes de la derniere barbarie. Est-ce jamais après le dîner que l'on chante? J'ai la poitrine si cruellement fatiguée! .... A peine puis-je parler .... (*Il tousse.*) Vous voyez .... J'ai passé la moitié de la nuit chez une Duchesse où l'on m'a fait impitoyablement chanter un acte de l'Opera & six Romances .... Il y a des gens qu'on n'ose refuser.

ARAMINTE.

C'est-à-dire que vous nous rangez dans la classe de ceux que l'on peut refuser sans crainte.

L'ABBÉ.

Point du tout; mais, au défaut de la harpe, au moins, pour chanter, faudrait-il une guittare.

(*Lisette sort.*

CIDALISE.

C'est malice toute pure: les gens de son état sont accoutumés qu'on les cajole.

ISMENE.

Ce sont de petits mortels assez heureux.

DAMON.

Le sujet de ma Tragédie....

L'ABBÉ.

Il est vrai que l'on nous accueille. Sans devenir la terreur des maris, nous faisons quelquefois l'amusement des Dames. IS-

ISMENE.

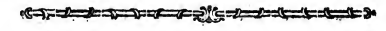
Ce n'eſt point en ce moment; où votre complaiſance....

LISIDOR.

Ne vous fatiguez pas, Meſdames; je connais Monſieur l'Abbé; il ne chantera point; vous l'en priez trop.

ARAMINTE.

J'entens quelqu'un; ſerait-ce déjà le Marquis?



SCÉNE VIII.

LISETTE, LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, LE MEDECIN, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ.

LISETTE.

C'Eſt votre Médecin, Madame.

ARAMINTE.

Qu'il entre; j'en ſuis ravie; qu'il entre. Venez; je vous fais bon gré de ne pas m'abandonner. Iſmene, je vous demande votre confiance pour Monſieur.... Un fauteuil, Liſette .... Ce cher Docteur, c'eſt qu'il eſt bien moins mon Médecin que mon ami. C'eſt par attachement qu'il me traite, & dans ma derniere migraine, il ne m'a pas quitté d'une minute.

LE

LE MEDECIN.

Que voulez-vous? Quoique vous nous fassiez mourir, il faut bien songer à vous faire vivre .... Toutes vos santés, Mesdames, me paraissent assez belles?

ARAMINTE.

Oh! point du tout.

DAMON, *à part.*

Me voilà perdu.

L'ABBÉ, *à Ismene.*

Vous croyez aux Médecins, Madame?

ISMENE.

Comme aux Abbés.

L'ABBÉ.

Toujours méchante.

LE MEDECIN.

Comment donc! Quelles sont ces indociles maladies que notre sagacité ne peut réduire! Oh! nous en viendrons à bout, Madame.... Voyons.... Justement.... L'estomach délabré.... & l'appétit?

ARAMINTE.

Est-ce qu'on mange?

LE MEDECIN.

Crachez-vous?

ARAMINTE.

Je crois qu'oui.

LE MEDECIN.

Tant mieux. Poursuivons!... Nous avons des nuages devant les yeux, des disparates dans la tête?

ARAMINTE.

Précisément.

LE MEDECIN.

Je l'aurais gagé .... Allons, allons: il faut prendre un parti férieux: il faut du régime, se mettre à l'eau de poulet. Je vous jure qu'avec des bols de savon nous parviendrons à atténuer ces humeurs errantes.

LISIDOR.

Des bols de savon!

LE MEDECIN.

Oui, Monsieur: c'est un spécifique divin que, depuis deux ans, je réussis à mettre à la mode. Les anciennes drogues dont nos ancêtres faisaient usage, pouvaient convenir à leurs santés robustes & grossieres; & mais aujourd'hui tout doit être soumis aux loix de notre délicatesse & de nos graces. Voudriez-vous, par exemple, que je déchirasse l'estomach d'une jolie malade avec du miel aërien, qui ne purge que par indigestion.

L'ABBÉ.

Oserais-je vous demander, Monsieur, ce que c'est que du miel aërien?

LE MEDECIN.

C'est de la manne, Monsieur l'Abbé; c'est de la manne. Non-seulement nous avons renoncé aux drogues antiques; mais nous avons encore changé leurs dénominations vulgaires.

ARAMINTE.

Il est charmant.

DAMON, *à part*.

Oh! des gens aussi superficiels ne sentiront jamais les beautés mâles de ma Tragédie.

LE MEDECIN, *à Ismene.*

Et vous, Madame, pour lier connaissance, n'avez-vous pas quelque confidence à me faire?

ISMENE.

Mais vraiment oui.

L'ABBÉ.

Vous allez aussi consulter?

ISMENE.

Sans doute; ne me connaissez-vous pas de la langueur, des tiraillemens?

L'ABBÉ, *à part.*

Je n'y tiens plus.

(*L'Abbé se leve, se promene, ouvre des Livres de Musique, prend une Guittare.*)

LE MEDECIN.

Doucement, s'il vous plaît, Madame; doucement. De la pesanteur, dites-vous; des dégoûts .... M'y voici .... Quelque éblouissemens ..... Des impatiences de fibres .... Vapeurs que tout cela, vapeurs ... Le fluide nerveux que la chaleur électrise .... Des nerfs qui se crispent .... Une sorte de spasme .... Vous portez sur vous des eaux de Cologne, de fleurs d'orange?

ISMENE.

Toujours.

LE MEDECIN.

C'est bon. Il faut conserver cet usage-là. J'irai demain matin vous faire ma cour; je serai bien aise vous voir un peu assidêment, afin de mieux étudier les causes de votre état.

LISIDOR, *à Lucile.*

Le ridicule perſonnage!

CIDALISE.

Plus je l'écoute, plus il m'enchante.

DAMON, *en ſe levant.*

Comme les momens s'écoulent! Si vous vouliez permettre, Meſdames....

ARAMINTE.

Ah! de grace, Monſieur Damon, quartier, Laiſſez nous jouir du cher Docteur,

DAMON, *à part.*

J'enrage: où me ſuis-je fourré?

LE MEDECIN.

Et vous, belle Cidaliſe?

CIDALISE.

Je ne ſuis guere mieux.

LE MEDECIN.

Je le crois. C'eſt contre mon avis que vous avez fait éventer la veine. Mais voilà comme vous êtes, Meſdames: depuis que votre petit Chirurgien s'eſt donné le renom d'un joli ſaigneur, il vous fait tourner la cervelle.... Je devrais, pour vous punir, vous abandonner à ſa lancette inhumaine, vous laiſſer épuiſer juſqu'au blanc: mais vous êtes ſi intéreſſante! Voyons ce pouls; il eſt fréquent, mais égal: l'appétit, je parie, modeſte, mais franc & le ſommeil rare, mais doré. Je ne vous conſeille pourtant pas de vous tranquiliſer ſur ce prétendu bien être: il faut du régime, de l'exercice, & de la petite diette... A vous, mon aimable Demoiſelle,

LU-

LUCILE.

Oh! Monsieur, je me porte très-bien.

LE MEDECIN.

Je n'en crois pas un mot.

LUCILE.

Mais j'en suis bien sûre, moi.

ARAMINTE.

Eh! bien! n'allez-vous pas faire ici la ridicule, Quand Monsieur le Docteur a pour vous des complaisances?

LE MEDECIN.

Il suffit; ne chagrinons point ce cher enfant; ne contraignons personne. La vivacité de ses yeux cependant me fait soupçonner dans son sang une sorte d'effervescence dont je croirais prudent de prévenir les effets par des petits calmans, par quelque préparation d'aconit ou de ciguë, que nous lui proposerons dans une crême aux pistaches.

LISIDOR.

En vérité, Monsieur, j'ai cru jusqu'à ce moment qu'un habile Médecin ne devait consacrer ses lumieres qu'à soulager, ou du moins consoler la faible Humanité: mais vos savans discours ne tendent qu'à l'épouvanter. De grace, laissez-nous attendre les maux: nous n'aurons que trop tôt recours aux remedes.

LE MEDECIN.

Voilà précisement ce que pense un peuple des Médecins qui ne songent qu'à guérir. Mais moi, Monsieur, mais moi, j'étudie le caractere, la tournure d'esprit de mes Malades; je prevois les accidens

dens, & j'aime mieux préparer, & même, dans l'occasion, prolonger une maladie, que de trancher dans le vif, & vous rendre en huit jours une santé grossiere dont on ne jouit dans le monde que pour en abuser.

LISIDOR.

Voilà certainement une étrange politique!

L'ABBÉ, *préludant.*

La, la, la, la, la.

CIDALISE.

Chut, taisons nous.

DAMON, *lisant.*

Tant mieux.... Scene premiere ...

HIDASPE.

Du centre des Déserts de l'inculte Arménie.

CIDALISE, *l'interrompant.*

Paix donc: l'Abbé ne se doute pas qu'on l'écoute.

L'ABBÉ.

AIR.

Serait-il vrai jeune Bergere,
Que mes soins n'ont pu vous charmer?
Que d'efforts il faut pour vous plaire!
Il n'en faut pas pour vous aimer.

LE MEDECIN.

Voilà du délicieux.

ARAMINTE.

Personne ne chante mieux que lui.

LISIDOR.

Surtout quand on ne l'en prie pas.

L'ABBÉ.

Comment est-ce que j'ai chanté?

ISMENE.

Oui, par diſtraction, ou par contradiction plutôt. Mais on vous le pardonne ; la bizarrerie eſt l'appanage du talent.

L'ABBÉ.

Quand j'oſai découvrir ma flamme,
J'attendais un ſort plus heureux.
Tout le feu qui brûle mon ame
Ne peut-il qu'animer vos yeux ?

Amour, dans ſes bras tu repoſes,
De ſon teint tu peins la blancheur.
Je t'ai vu ſur ſon ſein de roſes ;
Je te cherche encor dans ſon cœur *

ISMENE.

L'air eſt charmant.

LE MEDECIN.

Expreſſif.

L'ABBÉ.

Le trouvez-vous ? Ce n'eſt en vérité que l'ouvrage d'une matinée.

ARAMINTE.

Il eſt de vous ?

L'ABBÉ.

Oui, Meſdames.

DAMON.

Les paroles....

* Cette Chanſon eſt, ainſi que la Romance du *Sorcier*, l'imitation d'un Sonnet du Chevalier *Zappi*.

L'ABBÉ.

Eh ! bien, là, fincerement, qu'en penfez-vous ?

DAMON.

Ma foi, je les trouve affez médiocres.

L'ABBÉ.

Tout le monde, Monfieur, n'eft pas de votre avis ; & quand je les ai compofées .....

ARAMINTE.

Comment ! elles font auffi de vous ? Mais il eft univerfel, notre cher Abbé.

L'ABBÉ.

Monfieur n'a pas daigné faifir l'union intime, le tour de chant, la phrafe muficale .... Je vais recommencer.

LE MEDECIN, *fe levant.*

Je fuis pénétré de ne pouvoir vous entendre.

ARAMINTE.

Vous nous demeurez à fouper ?

LE MEDECIN.

Eft-ce que cela m'eft poffible ? Je cours au Marais ; les infomnies y font fort à la mode : de-là au Fauxbourg Saint Germain, où regnent les petites fievre. J'ai vingt fantés à confulter. En vérité, quand je fonge à toutes mes courfes le fort de mes chevaux me fait pitié. J'ai condamné la vieille Orphife.

ARAMINTE.

Décidément ?

LE MEDECIN.

Oui ; cela eft fini. Elle s'eft entêtée d'un certain Empyrique .... Je vous conterai quelque jour fon aventure. Adieu, Mefdames. (*à Araminte.*) Du ré-

régime, je vous en prie, (*à Ismene.*) Je ferai demain à vos pieds. (*à Cidalise.*) De grace, congédiez-moi votre petit Chirurgien. (*à Lucile.*) Bon jour, ma belle poulette. (*Aux hommes.*) Messieurs, je vous salue. (*Il sort.*)

SCÉNE IX.

LISIDOR, LUCILE, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, L'ABBÉ.

DAMON.

JE puis espérer qu'à présent.

ARAMINTE.

Oui, cela est trop juste. Commencez, Monsieur Damon.

L'ABBÉ, *à part.*

On ne s'occupe plus de nous, sortons. (*haut.*) Mesdames vous m'excuserez.

ISMENE.

Comment !

L'ABBÉ.

Je n'ai pas l'honneur de me connaître en Tragédies. D'ailleurs, mon suffrage importe peu à Monsieur. Nos goûts différent ; les paroles que j'ai chantées lui ont déplu.

ARAMINTE.

Liberté toute entiere, mon cher Abbé : mais si vous vouliez être tout-à-fait charmant, vous auriez la

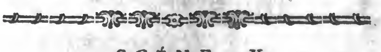
la complaiſance d'accompagner ma fille a ſon clavecin. Je ne la crois pas curieuſe des grands Poëmes. Le Baron qui ne peut tarder à revenir, ſerait charmé de vous entendre, & Lucile apprendrait de vous quelque jolie Romance. (*L'Abbé ſalue Araminte, baiſe la main d'Iſmene, & préſente la ſienne à Lucile après avoir dit :*)

L'ABBÉ.

Il ſuffit que cela vous plaiſe, Madame : il n'eſt rien que je ne vous ſacrifie. Je vous ſuis, Mademoiſelle.

LISIDOR, *à Lucile.*

Que ne puis-je vous accompagner ? (*Lucile ſort avec l'Abbé ; Liſette les ſuit.*)



SCÉNE X.

LISIDOR, DAMON, CIDALISE, ARAMINTE, ISMENE, *enſuite* LISETTE.

ISMENE.

EH! bien, ai-je tort de protéger l'Abbé ? Eſt-il rempli de complaiſance ?

ARAMINTE.

J'aimerais bien qu'il en manquât chez moi ! Ah! ça, rien ne nous occupe. A vous, Monſieur Damon.

DAMON, *prenant la main de Liſidor qui eſt diſtrait.*

Suivez-moi, Monſieur, s'il vous plaît ; le titre de

de ma Tragédie eſt CYRUS, fils de Cambiſe. Vous ſçavez, Meſdames, que le Tyran Aſtyages....

ISMENE.

Mais puiſque Monſieur veut nous lire, ma toute bonne, ſi nous demandions des cartes?

DAMON.

Comment!

ARAMINTE.

N'eſt-ce pas à vous à commander chez moi? Liſette, allons, vîte, une table (*Liſette arrive & fait apporter une table.*)

ISMENE.

Liſidor, je crois, n'eſt pas joueur. Il écoutera mieux & nous ferons un Tri nous autres, pendant que Monſieur Damon lira ſa Tragédie.

DAMON, *à part.*

Ah ciel! je n'en puis revenir. (*On diſpoſe la table.*)

CIDALISE.

C'eſt on ne peut mieux imaginé. Tu ſçais, ma chere, que je ne puis vivre un moment dans l'inaction.

LISETTE.

Voilà tout préparé.

DAMON.

Quoi! Meſdames, eſt ce bien ſérieuſement?

ISMENE.

Oui.... Vous allez voir.... Cela ne dérange rien au contraire. Tirons d'abord les places. Bon. Araminte, Cidaliſe, & moi.... Vous allez vous mettre ici.... (*Elle diſpoſe une chaiſe qu'elle place au coin de la table qui doit être au côté gauche du Théâtre.*) Oui, là. Vous nous tournerez le dos, afin d'être moins diſtrait.

LI-

LISIDOR, *à part*.

Voilà des Auditeurs bien attentifs!

DAMON, *à part*.

Non, je ne sçais où j'en suis. Pauvres talens, comme on vous humilie! Oh! qu'il est cruel d'avoir besoin de certaines gens! N'importe.... *Il remet son cahier dans sa poche*.)

Adieu, Mesdames, c'est moi qui craindrais de vous distraire de vos grandes occupations.... J'en aurais du regret.... Et.... je suis votre serviteur.

(*Il sort*.)

SCÉNE XI.

LISIDOR, ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant*.

CIDALISE.

Je crois tout de bon qu'il s'en va.

ARAMINTE.

J'en suis extasiée. Mais que dites-vous donc de ce petit Auteur?

ISMENE.

Qu'il est impertinent. Ne faut-il pas tout quitter pour écouter la Tragédie de Monsieur?

CIDALISE.

Je la crois déteſtable.

ARA-

ARAMINTE.

Cela reſſemble à tout, ou n'a pas le ſens commun,

LISIDOR.

Le trouvez-vous bien recompenſé des ſoins qu'il prend pour vous plaire, & de la jolie chanſon qu'il vous a jadis adreſſée?

ARAMINTE.

Comment! vous approuvez ſa conduite?

LISIDOR.

Oh! point du tout, Madame; je ſuis chez vous, je penſe qu'il a tort.

ARAMINTE.

Allons, venez me conſeiller...., Le cœur n'eſt-il pas la ſurfavorite?

SCÈNE XII.

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, *jouant;* LISIDOR, *tantôt derriere le fauteuil d'Araminte, tantôt ſe promenant;* LE MARQUIS, *qui ſe place à la droite d'Iſmene .... La table eſt à la gauche du Théâtre.*

LE MARQUIS, *dans la couliſſe.*

OUi, oui; j'arrangerai tout cela. Je verrai, j'irai, je parlerai.

CI-

CIDALISE.

C'eſt le Marquis.

ISMENE.

C'eſt lui-même.

LISIDOR.

Je vais donc voir ce dangereux rival. (*Le Marquis entre.*)

CIDALISE.

L'étourdi! Pourquoi venir ſi tard? Voilà notre partie arrangée. Nous aurions fait un réverſis.

LE MARQUIS.

Ma foi, Meſdames, on arrive quand on peut. Il eſt pourtant réel que, pour tarder moins, je n'ai pas dormi quatre heures. Auſſi, ſuis-je anéanti .... (*à Liſidor.*) Monſieur, je vous ſalue. Mais vous êtes bien ſeules, Meſdames. Oh! voilà qui eſt décidé: je termine dès demain ma ſatyre contre les bals. En honneur c'eſt un attentat contre la vie des Citoyens.

ARAMINTE.

Pourquoi les ſuivre tous? Pourquoi déranger ſa ſanté?

LE MARQUIS.

Comment voulez-vous qu'on faſſe? Faut-il ſe réſoudre à paſſer pour un anachorete, un ridicule, un ſage? Vraiment la ſanté ſe délabre; il y a près de dix ans que je ne puis accoutumer la mienne à ſe ſoumettre à mes fantaiſies. Mais après tout, ſi on avait une ſanté, pourrait-on ſoutenir une campagne, vivre à la Cour, s'amuſer à Paris?

ISMENE.

Il a raiſon .... Allons, voyons pourtant; ce ſera en Pique, le Roi de trefle.

LE MARQUIS.

A propos, dites moi donc; je viens de rencontrer le bel eſprit Damon: il m'a paru d'une humeur ſanglante. J'ai d'honneur cru que c'était à moi qu'il en voulait.

CIDALISE.

Il venait nous lire toute une Tragédie .... La préférence.

LE MARQUIS.

Ah! Ciel!

ARAMINTE.

Je te la céde! J'avais pourtant un aſſez joli médiateur de ce côté.

LISIDOR.

Il étoit ſûr.

ISMENE.

De grace point de conſeils. (*Pendant ce tems le Marquis regarde le jeu d'Iſmene, & lui préſente du Tabac.*)

ARAMINTE.

Ne crains rien; je ſuis d'un guignon décidé .... Le Roi de carreau .... Pour revenir au petit Damon, il s'eſt aviſé de prendre de l'humeur, je ne me ſouviens plus ſur quoi, & tout en grondant il nous a débarraſſées de ſa perſonne & de ſon ouvrage.

LE MARQUIS.

Ah! je reſpire. Le dénouement n'eſt pas malheu-

heureux. Est-ce qu'on fait de ces especes là sa société? il est des Gens de Lettres d'un vrai mérite avec qui l'on se fait honneur d'être lié: mais pour ceux-ci, on les reçoit quelquefois le matin, pour leur commander une chanson, ou bavarder pendant que l'on s'habille. Ou, le soir, oui le soir, on en rassemble une couple: on les excite, on les irrite l'un contre l'autre; alors ils s'attaquent, ils s'accablent d'épigrammes, s'injurient, se déchirent: cela est plaisant, divin. Tenez, cela ressemble assez aux combats de coqs que l'on donne à Londres, ou sur nos Navires. C'est un cadeau dont je veux vous régaler. Il est vrai qu'il en résulte le petit désagrement de les saluer le lendemain en Public, mais on a ri & cela console.

ARAMINTE.

Il est affreux de ne pouvoir jouer une seule fois.

LISIDOR.

Madame, à la vérité, n'est pas heureuse.

LE MARQUIS.

Aussi vous ne risquez jamais rien: il faut savoir brusquer la fortune. Mais vous me ressemblez: vous êtes trop prudente. Ce matin, cependant, j'ai pensé avoir ce qui s'appelle une affaire.

ARAMINTE.

Toujours des aventures. Et qu'elle est celle-ci?... Je passe.

LE MARQUIS.

Vous connaissez mon cocher, sa témérité, sa fierté, son bouquet, ses moustaches: c'est un coquin... je l'aime à la folie. Je veux pourtant le gronder. Ce maraud-là me fera quelque jour une scene. Il s'est

s'est avisé de couper un triste Berlingot, dans le fond duquel s'enterrait je ne sais quel personnage. Mon homme s'est fâché, a baissé sa glace, a prétendu que je devais connaître sa livrée, ses armes. Ma foi, moi, je ne connais gueres que celles du Roi & les miennes. Je descends de ma voiture; il m'imite; on s'échauffe, les valets se battent, le peuple accourt, & mon hibou tout essoufflé, tout murmurant, est remonté dans sa cage en m'annonçant qu'il s'allait plaindre....

LISIDOR.

Mais cette affaire, Monsieur, pourrait devenir sérieuse: il serait de la prudence de prévenir....

LE MARQUIS.

Oh! parbleu qu'il se plaigne. Vous verrez qu'on ne pourra plus courir Paris sans avoir le blason dans sa poche.

LISIDOR, *à part*.

Je sais à présent à quoi m'en tenir sur le compte de mon Rival.

LE MARQUIS.

Que vois-je? ce cher métier est encore monté! ce fauteuil n'est point fini? Mais à quoi tuez-vous donc le tems? Oh! cela prouve bien qu'il y a long-tems que je ne vous ai donné de bons exemples, que je n'ai mis la main à l'ouvrage.

ISMENE.

Oh! oui; il vous sied bien de parler d'ouvrage! vous êtes cause que ma petite robe n'est point montée. Vous vous donnez les airs de m'emporter un rang de falbala, sous prétexte d'y travailler.

LE MARQUIS.

Auſſi fais-je : mais peu vous importe, pourvû que vous grondiez, & que vous faſſiez aux gens une petite moue, que vous ſavez bien qui vous rend plus charmante encore .... Tenez, vous ne ménagez point vos amis ; c'eſt votre défaut, Iſmene : Eh ! bien, je vous jure que je n'ai que votre falbala dans la tête, que je m'en occupe ſérieuſement.

LISIDOR, *à part.*

La belle occupation !

LE MARQUIS.

Hercule filait pour Omphale. Vous ſurpaſſez la maîtreſſe en beauté, je ne me pique pas d'avoir toute la célébrité de l'amant : mais au moins ſuis-je jaloux de l'égaler en complaiſance comme en courage. Si je vous prouvais que je n'ai ceſſé ce matin de travailler à votre ouvrage en raiſonnant avec mon Avocat, que je le porte toujours ſur moi....

ISMENE.

Bonne plaiſanterie !.... Donnez-moi Spadille.

LE MARQUIS.

Parbleu ! votre petite incrédulité mérite d'être confondue : Tenez, tenez. (*Il tire différentes choſes de ſa poche, enfin un ſac à ouvrage.*) Non ce n'eſt pas cela ; ce ſont les jarretieres de Liſe, les nœuds de Chloé .... Ah ! bon, voici votre affaire.

ISMENE.

Que vois je ? avec le ſac ! il eſt charmant. (*aux femmes.*) Vous permettrez ? Comment un étui, des ciſeaux, des aiguilles !

LE

LE MARQUIS.

Oh! rien ne me manque.

CIDALISE, *jettant son jeu.*

Cela est rebutant. En vérité, Monsieur le Marquis, vous êtes très aimable : mais vous pourriez attendre la fin de la partie; on ne peut s'occuper de son jeu, & vous écouter.

LE MARQUIS.

Bon! de l'humeur! allons, la paix, on se taira. Je vais, pendant que vous finirez, m'amuser à cette tapisserie. Mais, diable! dussiez-vous m'en vouloir encore, j'oubliois précisément ce que je suis venu tout exprès pour vous dire. (*Il enfile une aiguille.*) C'est une chose assez particuliere.

ARAMINTE.

Comment donc? .... C'est à vous à parler, Cidalise.

LE MARQUIS.

Vous connaissez bien le Comte d'Orvigni?

CIDALISE.

Oui vraiment .... Nous en sommes aux teurs doubles.

LISIDOR.

Quoi! cet ancien Militaire, cet homme respectable?

LE MARQUIS.

Justement .... Eh! bien : il est mort.

ISMENE.

Cela est incroyable .... Je demande ....

LE MARQUIS.

Il s'est avisé d'expirer subitement, hier au soir.

ARAMINTE.

Vous me déſolez .... Voilà mon Roi, deux fiches.

LE MARQUIS.

Cela dérange beaucoup le ſouper qu'il devait nous donner.

LISIDOR.

Il était votre intime ami, Madame.

ARAMINTE.

Vraiment oui: vous m'en voyez pénétrée .... C'eſt à vous à parler, Cidaliſe.

LE MARQUIS.

Il n'a pas eu le tems de mettre le moindre ordre dans ſes affaires.

ARAMINTE.

Je le jouerai ſans prendre .... Cela eſt cruel, Marquis .... Le coup eſt aſſez beau .... Sa pauvre Veuve .... C'eſt en cœur, Meſdames.

ISMENE.

En favorite! nous voilà ruinées .... Mais que ne fait-elle des démarches?

ARAMINTE.

Sans doute .... Spadille .... Mon cher Comte .... Manille .... Il m'a rendu de très-grands ſervices .... Valet, Dame & Roi de cœur.

LE MARQUIS.

Nous lui avons conſeillé de prendre un parti dans cette affaire.

ISMENE.

C'eſt tout ſimple .... Doucement, j'ai Baſte & encore une main.

ARA-

ARAMINTE.

Il laisse de petits enfans .... J'aurais gagé pour la vole .... Marquis, vous m'avez serré le cœur .... Il me revient encore deux fiches.

SCÈNE XIII.

ISMENE, ARAMINTE, CIDALISE, LISIDOR, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE *accourant*.

AH ! Madame, votre Serin vient de s'échapper.

ARAMINTE.

Mon Serin privé ? Juste Ciel ! Eh ! vîte, suivez-moi, Lisette. (*Elle sort avec Lisette.*)

ISMENE.

Comment ! elle nous quitte ? .... Mais cela est unique ! En vérité, ma bonne, notre chere Araminte est d'un ridicule rare, avec sa passion pour les animaux.

LISIDOR.

On ne peut douter que cet Oiseau ne lui soit cher, puisqu'elle lui sacrifie les suites d'une partie dont la mort d'un de ses amis n'a pu la distraire.

LE MARQUIS.

Oh ! vous ne la connaissez pas. Si vous l'aviez vûe, comme moi, à table; entourée de Chats, de Chiens, de Singes, de Catacouas, elle les baise, les fait impitoyablement baiser à la ronde, partage

g[...] avec eux son assiette .... C'est un charme. Mais aussi est-ce un petit plaisir dont elle ne régale que ses plus intimes amis.

LISIDOR.

Il est heureux pour vous, Monsieur, d'être de ce nombre. (*A part.*) J'en ai bien assez vu. Quittons ce cercle d'étourdis, & ne songeons qu'à ménager la bonne volonté du Baron, & le cœur de Lucile. (*Il fait une réverence qu'on lui rend, & sort.*)

CIDALISE.

Ce petit Robin ne te semble-t-il pas un ennuyeux personnage.

ISMENE.

Passablement.

LE MARQUIS *se leve, & va à la table.*

On m'a dit qu'il se donnait les airs d'être mon rival: par exemple, voilà de ces choses auxquelles je ne sçaurais m'accoûtumer.

ISMENE.

Prétends-tu t'enterrer ici jusqu'au souper? Si nous faisons un tour de Boulevard.

CIDALISE.

Cela n'est gueres décent que la nuit: on court les Parades, les Spectacles.

LE MARQUIS *ayant pris la place d'Araminte.*

Oui, les Fantoccini .... Oh! ils sont divins; étonnans: moi, en honneur, c'est le seul spectacle qui m'amuse.

ISMENE.

Ah! çà, nous voilà seuls. De bonne foi, Marquis, comment conduisez-vous la grande Comtesse?

LE

LE MARQUIS.

Quoi ! vous n'êtes point au fait.... Je l'ai quittée.

CIDALISE.

Sérieusement ?

LE MARQUIS.

Pouvais je y tenir ? C'est la plus exigeante de toutes les prudes : il faudrait toujours être là, ne la pas quitter d'une minute. Ah! parbleu; je me suis ménagé avec elle la rupture la plus signalée. Vous n'imagineriez jamais quelle était sa folie.... Le mariage.

CIDALISE.

Vous badinez.

LE MARQUIS.

Non, Madame a la manie d'être épousée.

ISMENE.

Mais elle est femme de qualité, d'un âge très-convenable ; & il faut que vous aimiez bien éperduement votre petite Bourgeoise de Lucile pour la préferer.

LE MARQUIS.

Moi de l'Amour, des Passions ! Ah ! parbleu vous ne me connaissez gueres. Prenez garde que Lucile est toute charmante, un vrai bijou ; oui, c'est précisément ce qu'il me faut : point d'esprit, peu de figure ; cela ne marquera point trop dans le monde, & ses soixante mille livres de rente.... Ah ! ma chere Ismene, quelle petite maison brillante! que de chevaux, de chiens, de valets! laissez, laissez faire. Oh ! je sçais bien ce qu'il me faut.

CI-

CIDALISE.

Vous n'y penſez pas vous-même, ſi c'eſt l'intérêt qui vous conduit.

LE MARQUIS.

Non pas abſolument, vous imaginez bien que je ne calcule guere, moi : mais en verité, la vie que je mene m'accable, la multiplicité des aventures m'excede. Savez-vous, Meſdames, qu'il faudrait être de fer pour réſiſter aux fatigues de vous faire ſa cour ? Toujours des aſſiduités, des ſoins, des rendez-vous, c'eſt à ne pas finir. Du moins, quand on eſt marié, on ſe tranquilliſe, on demeure chez ſoi, on y recoit ſes amis dans ſa robe de chambre, on s'y fait ſoigner par ſa femme.

CIDALISE.

C'eſt une raiſon de plus pour retourner à la Comteſſe ; elle eſt d'un âge convenable, & ſans vous méſallier, vous jouiriez alors d'une fortune qui ſurpaſſe de beaucoup celle de Lucile.

LE MARQUIS.

Vous plaiſantez : oh ! je ne me ſuis brouillé qu' aprés avoir pris là-deſſus les informations les plus exactes.

ISMENE.

C'eſt vous-même qui, je crois, êtes le ſeul dans Paris à ignorer que, depuis votre rupture, elle eſt devenue l'unique héritiere de ſon Oncle le Commandeur.

CIDALISE.

Et qu'elle joint à préſent à la réputation de jolie femme [illegible] femme très-opulente. Auſſi le pe-

petit Chevalier lui fait-il assiduement sa cour.

LE MARQUIS.

Ecoutez donc, Mesdames, un moment : ceci mérite toute mon attention. Le petit Chevalier me voudrait ravir la Comtesse ! Oh ! nous allons voir. Ce que vous m'apprenez change beaucoup mes vues; & tout bonnement, je serais tenté de rendre Lucile à son Robin. Moi, j'aime à faire des heureux.

ISMENE.

Cela serait peut être aussi généreux que sage.

LE MARQUIS.

La Comtesse me sacrifie à l'instant qu'elle hérite ! Oh ! parbleu je lui apprendrai à mieux choisir ses momens. Allons, allons, j'y vais mettre ordre, & vous prouver que je sais soutenir mes droits. Comme vous dites, la Comtesse est jolie femme ; elle mérite toutes sortes d'égards. Allons, il est de bonne heure, mon équipage m'attend, je vole chez elle. Tachez d'arranger tout cela avec Araminte. Elle est minutieuse, elle boudera. Ces Bourgeoises se formalisent de la plus petite chose : voyez, calmez-là. Lisidor est un galant homme ; je ne serai même pas fâché qu'il m'ait quelque obligation. Pardon, mille fois pardon, si je vous quitte. J'en suis honteux, déséspeté. Mais vous n'ignorez pas que je suis le premier à plaindre, puisque je vous laisse en partant & tous mes regrets & mon cœur.

CIDALISE.

En effet, on appelle cela savoir prendre son parti.

SCÉ-

SCÉNE XIV.

ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE, LE BARON, LISETTE, & LISIDOR.
entrent un inſtant après.

ARAMINTE.

J'Ai retrouvé mon Serin; je vous ai quittées bien bruſquement, j'en conviens: mais vous connaiſſez ma ſenſibilité.

ISMENE.

Auſſi ne ſongeons nous qu'à te féliciter.

ARAMINTE.

Bon! les malheurs ſe ſuccedent : Liſidor & le Baron me ſuivent. Je ſuis perſécutée de tous les côtés..... Mais où donc eſt le Marquis?

ISMENE.

Tu ne le croirais pas? Il eſt allé reprendre les fers de ſa belle Conteſſe, qui vient d'hériter.

ARAMINTE.

Comment?

CIDALISE.

Nous t'expliquerons cela plus en détail : mais dans ce moment-ci, ce que tu as de mieux à faire eſt de pourvoir ta fille, & de ne plus penſer au plus étourdi & au plus inconſequent de tous les hommes.

SCÉ-

SCÉNE DERNIERE.

LE BARON, LISIDOR, ARAMINTE, CIDALISE, ISMENE.

LE BARON.

OH! çà, ma chere Araminte; voici le moment décisif. Je viens vous demander Lucile pour Monsieur Lisidor. Elle l'aime, il le mérite; & je vous déclare que je me brouille à jamais....

ARAMINTE.

Vous arrivez très à propos, Monsieur; j'avais à vous dire qu'il ne tient plus qu'à vous d'être mon gendre.

LISIDOR.

Qu'entens-je? Quel bonheur!

LE BARON.

Et votre Marquis.....

ARAMINTE.

De grace, mon cher Baron, ne m'obligez point à rougir à vos yeux de ma ridicule prévention en sa faveur. Il m'a rendu service en m'apprenant ce que je devais penser de tous les gens de son espèce. Soyez heureux, Lisidor. Vous, mes bonnes amies, obligez-moi de ne me parler jamais de cette aventure. Vous, Baron, après le souper, je vous demande un moment de conversation. Vous verrez que mes vues peuvent simpatiser avec les vô-

vôtres, & que tout aveuglé que vous croyez mon cœur par le tourbillon du monde, il peut encore être éclairé par les conseils d'un homme estimable.

LE BARON.

Je n'en doutai jamais, ma chere Araminte; je crois vous deviner; & j'en suis enchanté! Oui, j'ai aussi mes idées. Assurons le bonheur de votre fiile. Songeons au nôtre, & terminons par un arrangement solide & raisonnable, tous ces petits événemens, qui font le vrai tableau d'une Soirée à la Mode.

F I N.